

EMMANUEL BONINI

# La Véritable Joséphine Baker



Pygmalion 

# La Véritable Joséphine Baker

Paris, 2 octobre 1925 : celle qui deviendra la Vénus d'ébène apparaît nue sur la scène du théâtre des Champs-Élysées, vêtue d'un simple pagne de plumes, qu'elle troquera dès l'année suivante contre sa fameuse ceinture de bananes. Dans la salle, c'est du délire, et un énorme scandale ! Propulsée au sommet, Joséphine Baker entre dans la légende.

Née dans la misère d'un ghetto de Saint Louis aux États-Unis, elle devient l'incarnation de la générosité absolue. Elle distribue sa fortune sans compter, abandonne ses cachets au profit d'œuvres de charité, ne rêve que de fraternité et d'amour entre les peuples. Totalement mobilisée contre le racisme, inventant avant l'heure les restaurants du cœur, elle s'engage pour de Gaulle pendant la guerre, adopte des enfants de toutes couleurs, parvient à faire de son domaine des Milandes, dans le Périgord, un château de conte de fées, symbole de l'amour universel. Ni les humiliations, ni les calomnies, ni les deuils, ni les soucis de santé et de cœur, ni les graves déboires financiers n'auront raison de son indestructible énergie, jusqu'à sa mort en 1975.

C'est cette fulgurante carrière artistique et humaine qu'Emmanuel Bonini raconte au terme d'une enquête de quinze années et d'interviews d'intimes de l'artiste, il ressuscite l'une des figures mythiques les plus extraordinaires du xx<sup>e</sup> siècle.

*Remarqué par Bernard Pivot dès sa première biographie d'investigation, Emmanuel Bonini a signé de nombreux ouvrages de référence sur des personnalités emblématiques telles Romy Schneider ou Yves Montand. Il est le premier biographe français de Joséphine Baker.*

LA VÉRITABLE  
JOSÉPHINE BAKER

*DANS LA MÊME COLLECTION*

*La Véritable Jackie*  
par Bertrand Meyer-Stabley

---

*La Véritable Grace de Monaco*  
par Bertrand Meyer-Stabley

EMMANUEL BONINI

# LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

Pygmalion 



*« Les maux que nous souhaitons déraciner en combattant pour une cause sont dans nos propres personnalités. L'ennemi est beaucoup plus intérieur qu'extérieur. En d'autres termes les "faisers de bien", les grands leaders, m'inquiètent beaucoup plus que les gens mauvais. Tant de ces types qui veulent refaire le monde à leur image sont indifférents à la condition de leurs plus proches voisins ! Chacun de nous, s'il désirait vraiment aider, pourrait consacrer tout simplement sa vie à prendre soin de ses proches... »*

Henry Miller (à Louis Pauwels).





## Prologue

### LE DÉBUT D'UNE FIN...

*« On entre dans un mort comme dans un moulin... »*

Jean-Paul Sartre

**L**ES uns sont assis par terre, la tête entre leurs mains, les autres allongés ou recroquevillés se lamentent en silence. D'autres encore, un peu plus loin, se taisent, mais leurs regards embués de larmes vont se perdre sur ce mur blanc qui ne retient rien de leur douleur.

Paris, 10 avril 1975. La nuit vient de tomber.

Dans le service des urgences de La Salpêtrière, on a rarement vu pareil branle-bas. Joséphine Baker vient d'y être bringuebalée au milieu d'un concert de sirènes policières et de girophares d'ambulance et, d'après les premières rumeurs, les choses se présentent mal : elle serait entrée dans un coma profond.

Figés par une même stupeur, les jeunes protagonistes de la troupe de Bobino qui s'apprêtait déjà pour la représentation du soir sont anéantis. La veille seulement, ils se déhanchaient sur la scène du célèbre music-hall de la rue de la Gaîté, stimulés par la flamme d'une septuagénaire.

## LA VÉRITABLE JOSEPHINE BAKER

Leurs oreilles bourdonnent encore du triomphe. C'est à peine si, dans le douloureux sillage qui a assombri les esprits, certains se souviennent de l'annonce diffusée dans *Le Figaro*, quelques semaines auparavant. Pour André Levasseur, metteur en scène de la revue, qui vient d'arriver, elle renaît, lancinante :

« Si vous êtes danseur, danseuse de classique, modern jazz ou cancan et que vous rêvez de participer à un grand spectacle, plein de rythmes, de couleurs, de plumes et de strass, vous avez une chance de voir vos rêves se réaliser d'ici peu... »

A soixante-huit ans, l'artiste aux éternels adieux et aux retours flamboyants, avait une nouvelle fois « bluffé » Paris en y réussissant un retour plus qu'inespéré : pour l'argent, dont elle avait cruellement besoin, pour la gloire aussi, dont elle ne put jamais se passer. Les journalistes qui l'avait prématurément enterrée crièrent alors au miracle, « le second après celui d'Adenauer »...

La ceinture de bananes, les scandales, la Résistance héroïque, les enfants adoptés aux quatre coins du monde, les châteaux et la ruine... toutes ces images enfouies dans la mémoire trop mouvante des Français avaient soudain repris leur place et bouleversaient le cœur de ceux pour qui cette Américaine de couleur resterait l'une des figures de notre histoire, celle des années folles.

Plus près de la réalité, à Roquebrune-Cap-Martin sur la Côte d'Azur, c'est une même consternation qui règne. La majeure partie des douze enfants adoptifs de la vedette se sont terrés dans la villa familiale et, déjà rongés par le remords, n'ouvrent leur porte à personne. Aux curieux agglutinés devant le portail de la propriété qui ne cessent, impudiques, de sonner à l'Interphone, Marianne, l'aînée des filles, répond jalousement : « La santé de ma mère est une affaire privée. »

Regroupés autour de Stellina la cadette qui n'a que dix

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

ans, ces adolescents ne comprennent pas encore qu'ils vont devenir orphelins pour la seconde fois.

A quelque hauteur de là, la princesse Grace leur bienfaitrice se prépare à quitter son palais pour se rendre au chevet de leur mère. L'avant-veille, c'est elle qui a présidé l'ultime feu d'artifice de Joséphine à Bobino. Des noces d'or avec la scène qui lui seront fatales...

Discrètement conduite dans la chambre à la Salpêtrière, par une porte de service, Grace attend la fin de l'extrême-onction pour s'agenouiller près du lit de la mourante. Bouleversée, elle mêle ses doigts à ceux de Joséphine, puis se rapproche plus près encore et laisse glisser dans le creux de son oreille quelques paroles entre elles et Dieu. Ce seront ces murmures princiers que Joséphine emportera avec elle dans son dernier sommeil, comme la plus belle de ses victoires : la consécration de son rêve de fraternité universelle avec le symbole de ces deux Amériques ici réconciliées, celle de l'arrogance et de la discrimination et l'autre, celle d'une négritude asservie pendant des siècles.

Margareth Wallace, fidèle parmi les fidèles, exilée de son Missouri natal depuis près de trente ans pour border la gloire de sa demi-sœur, est arrivée de Monaco. Incapable de se faire entendre du chauffeur de taxi à cause de son accent fort prononcé, la pauvre femme a dû courir tous les hôpitaux de la capitale avant de pouvoir retrouver son aînée.

A l'hôpital, pendant deux jours, au fil des minutes, le bilan des médecins s'alourdit. Puis, le samedi 12 avril au petit matin, c'est le déchirement. A l'heure où sur les façades des music-halls, tous les néons s'éteignent les uns après les autres, la « mama » rend son dernier soupir en présence de quelques intimes désemparés. Aussitôt, l'hôpital est cerné. La foule des journalistes, qui n'a cessé de grossir depuis deux jours, grouille pour faire la chasse à l'anecdote. Pour les premiers visiteurs qui commencent à arriver, il est difficile d'accéder à la chambre de la défunte

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

sans manquer d'être étouffés par des écotiers prêts à s'entre-dévorer.

Fétichisme exacerbé ou simple fatalité, l'unique fausse dent de Joséphine ôtée au début de son hospitalisation disparaît de sa table de nuit, provoquant dans son entourage un frisson d'horreur. La chanteuse a conservé un souvenir pénible des clichés diffusés quelques années auparavant dans *France-Dimanche*, qui la montrait à l'article de la mort. Il n'y aurait donc pas de photo d'elle dans son dernier appareil. Elle avait insisté...

Mais les « paparazzi », ces charognards de la presse qu'elle utilisa si souvent, sont à l'affût ! Rivalisant d'impudeur, les plus opiniâtres n'hésitent pas à se déguiser en infirmiers pour s'introduire dans le bâtiment, un télé-objectif dissimulé sous leur blouse. Ecœurés, les proches de la disparue se voient contraints de fermer prématurément le cercueil, avant même l'arrivée d'Argentine de l'ennemi, son mari, l'ancien chef d'orchestre Jo Bouillon, dont elle était séparée depuis plusieurs années...

La bière, placée sur les tréteaux de la chapelle ardente, sommairement dressée dans une pièce de l'hôpital, entre deux tentures de drap de couleur claire, demeure ouverte. La Vénus d'ébène, morte presque misérable, y repose dans la robe en dentelle ivoire de Nina Ricci, portée le précédent mardi à l'hôtel Bristol, lors du prestigieux dîner de deux cents couverts en compagnie de toutes les stars qui venaient de l'ovationner pendant trois heures à Bobino.

Entre deux sanglots, quelqu'un s'indigne, désabusé : « C'est une petite fille que l'on vient de perdre, pas une femme de soixante-huit ans. Pis que l'injustice, c'est une escroquerie du ciel ! »

« Brialy le Médiatique », ou Jean-Claude, précieux compagnon des matins difficiles, est là. Joséphine, c'était un peu « la famille ». Il s'effondre.

Tino Rossi pleure en embrassant la joue glacée de son amie : « Au revoir », gémit-il en s'éloignant.

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

« Dieu qu'elle est belle ! Dieu qu'elle est belle ! » ne cesse de répéter la demi-sœur, la voix enrayée par un automatisme désespéré devant le corps inerte.

Mais la gloire a un prix et l'incroyable ne vit qu'une fois...

Soudain, toutes larmes cessantes, l'on vit cette « Mammy » échappée d'*Autant en emporte le vent* se redresser et échanger quelques mots avec des amis américains venus l'accompagner. Un lourd silence s'ensuivit. Il se brisa enfin et bientôt, comme le soleil de l'aube s'élevant lentement au-dessus des plantations de coton du grand Sud américain, d'intimes et chaleureux gospels si chers au cœur de Joséphine, à son enfance et à son peuple, enveloppèrent les âmes de la petite assistance. Inconsciemment, comme un inéluctable accomplissement, celle de l'ex petite « Tumpie » allait voyager jusque sur les rives du Missouri, dans la fumée des « steam boats », puisque c'est ici, quelques décennies en arrière, que la légende avait attendu d'exister...

Sans doute cette nuit-là, la larme d'un petit garçon, en glissant doucement sur l'acajou, telle une rosée inutile, a dû parvenir jusqu'à celle qui fut l'amie des princes comme des gueux. Depuis l'hiver de son pensionnat, on venait de lui apprendre le double deuil de l'humanité, celui d'une femme et d'une fée, la dernière de ce siècle, pensa-t-il...

Au moins me le laissa-t-on penser... Je me souviens maintenant de ce grand-père « un peu noir » qui avait survécu à la guerre de 14, lorsqu'il me prenait par la main pour me chanter cette chanson saugrenue, la seule dont ses quatre-vingt-seize ans lui laissaient encore généreusement tout le souvenir :

*« Elle a des talons hauts,  
Une jupe à carreaux,  
La fermeture Eclair,  
C'est Joséphine Baker ! »*

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

Paris, 28 avril 1987...

« Ce soir à l'hôtel des ventes de Drouot, "La Baker" offrira un dernier show à tous les nostalgiques, qui pourront acquérir ses robes de scène, ses lettres, ainsi que des objets lui ayant tous appartenu : un spectacle filmé par les télévisions étrangères et qui risque de s'avérer prometteur ! » annonce Europe 1.

Joséphine !...

Douze années s'étaient écoulées depuis notre première « rencontre » et le flash d'information donné par la station de radio ranima un tel trouble en moi qu'un instant je me crus redevenu prisonnier de son spectre et de ses volontés.

Je laissais à d'autres le « courage » d'assister au lynchage de son souvenir, au viol de sa gloire. Tous ces objets, distillant une terrible mélancolie, furent éparpillés après que le marteau de maître Choppin de Janvry eut frappé une dernière fois le bois de son bureau, sous l'œil satisfait de neuf des enfants adoptifs de la chanteuse ; ils avaient donné leur accord contre l'avis des trois autres, résidant en Argentine...

Qui était-elle véritablement ? Il fallait que je parte la retrouver, me guérir d'ELLE et de son ombre.

Même si la vérité n'a aucun visage, l'impudeur et la haine ne sont pas filles de l'ombre. Trop longtemps contenues elles remontent à la surface, deviennent un théâtre dont les êtres sont les comédiens redoutables. Tout d'abord figurant, je m'improvisai acteur à part entière de ce qui ressemblera parfois à un pugilat entre elle et moi.

Je me souviens avoir marché, longtemps, partout, seul comme toujours, sous le vernis de la flatterie... ou le crachin de la médisance.

# I

## QUE LE SPECTACLE COMMENCE !!!

*« Joséphine Baker a subi la misère et le racisme  
comme aucun de ceux qui se plaignent en France  
aujourd'hui. »*

Jean-Marie Proslier

### Un petit morceau de France

**L**ORSQUE, le 30 avril 1904, depuis sa bonne ville de Washington, Theodore Roosevelt pose son doigt présidentiel sur l'interrupteur désigné, des milliers d'ampoules électriques illuminent à l'autre bout du pays les vastes étendues du « Park » forain. A ce signal, le maestro John Philip Sousa lève sa baguette et tous les drapeaux internationaux couronnant les tours des monuments ondulent devant deux cent mille privilégiés en extase... Le monde entier, cinquante-cinq nations exactement, s'est donné rendez-vous à Saint Louis dans le Missouri pour y commémorer avec un an de retard le rachat de la Louisiane à Napoléon, par la fédération américaine.

L'illusion d'une croisière au pôle Nord, le charme d'une promenade dans la Rome de Néron, le privilège d'applaudir

## *LA VÉRITABLE JOSEPHINE BAKER*

les athlètes des premiers J.O. de la Grèce antique ; dans un subtil décor de carton-pâte où sont exhibées les dernières inventions électriques, éducatives ou agricoles, avec son seul billet d'entrée, tous les visiteurs peuvent accéder au mirage. Enfin presque tous. Car, pour les Noirs, il est fortement circonscrit. Ceux-ci savent qu'à Saint Louis, la couleur de leur peau réduit à outrance leur liberté. Interdiction pour les Noirs d'habiter les mêmes quartiers que les Blancs, de manger dans les mêmes restaurants qu'eux ou encore d'utiliser les moyens de transport en commun.

Au cours des Jeux olympiques de Saint Louis, occultés par les festivités de la « World's Fair », un seul représentant noir africain fut admis à concourir, mais seulement dans le cadre de « journées anthropologiques » organisées en marge des manifestations officielles réservées aux Sioux, aux Pygmées d'Afrique ou encore aux Moros des Philippines...

Pour les « niggers », systématiquement mis au ban de la société, le rêve américain était synonyme de cauchemar depuis l'époque où leurs ancêtres africains, monnayés à prix d'or, avaient été « chargés » à fond de cale sur des navires de l'enfer. A l'issue d'une éprouvante traversée de l'Atlantique, ceux qui avaient survécu au scorbut et donc à la mâchoire claquante des requins, allaient devenir sous l'égide du « code noir », les animaux enchaînés du nouveau monde, peuplant de leur peau sombre la blanche étendue des champs de coton. En 1865, à l'issue de la guerre de Sécession, le « grand et bon blanc » Président Lincoln commencera enfin à briser les fers de ces millions d'êtres à qui l'on voulut rendre le titre d'homme.

Dès lors, tous les enfants noirs allaient naître « libres ». Pour Carrie Mac Donald recensée le 4 avril 1886 à Little Rock dans l'Arkansas, l'enchaînement de sa mère n'aurait dû représenter qu'un lointain souvenir...

Carrie était arrivée à Saint Louis quelques années avant la World's Fair avec sa mère et sa tante, et son engagement



## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

comme blanchisseuse à la journée la rangea parmi les six millions d'Américaines exerçant déjà un emploi. En Europe, les femmes ne connaissaient pas encore l'émancipation.

Belle et désirable, elle suscitait l'admiration des garçons en dansant la valse pendant des heures, un verre rempli d'eau sur la tête, sans en renverser la moindre goutte. Dans le quartier noir de Saint Louis, la cour n'était pas de rigueur et le piège parfois pouvait se refermer sur la jeune fille imprudente. Carrie se retrouva bientôt enceinte de son petit ami de l'époque : Eddy Carson. Grâce à son adresse au tambour, ce dynamique garçon, plus petit et plus clair de peau qu'elle, se faisait souvent remarquer à Saint Louis, lors des parades municipales, mais c'est au sein de la troupe de théâtre amateur qu'ils avaient tous deux intégrée, qu'eut lieu leur rencontre. Bien des jeunes filles n'auraient pas hésité, dans le cas de Carrie, à se faire avorter. Follement éprise et bercée par l'espoir qu'Eddy l'épouserait un jour, elle choisit de garder son enfant. Ainsi le veut la légende...

Les Mac Donald habitaient l'un des endroits les plus sales et les plus sordides du ghetto : Gratiot Street, situé au sud de la ville. De l'autre côté de Park Avenue, toujours dans le sud, vivaient les Blancs. Olive Street constituait la limite nord du ghetto. Au-delà, d'autres Noirs, plus aisés, y avaient établi depuis longtemps un semblant d'aristocratie. En 1858, l'un d'entre eux, Clamorgan Cyprien, en faisait déjà état dans son livre *Black Aristocracy of Saint Louis*. Tout le mérite en revenait aux colons français qui, dès leur installation, témoignèrent d'une grande largesse d'esprit envers leurs esclaves. Ils les éduquaient, leur permettaient d'assister aux mêmes offices religieux, ne s'opposant que rarement à leur baptême.

Le 3 juin 1906, un dimanche matin à 11 heures, Carrie accouche d'une fille. Le petit phénomène se montre si agité qu'il s'échappe des mains du docteur. Présage d'une vie promise aux précipices vertigineux et autres sommets

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

fantastiques, on sauve l'enfant en le rattrapant au vol de justesse.

Celle qui deviendra vite indésirable est baptisée Joséphine Freda. Le conte de fées version Thénardier peut maintenant commencer... et avec lui la polémique. Eddy est-il véritablement le père de Joséphine, comme le soutient aujourd'hui la famille américaine de l'artiste ? Sur le certificat de naissance, seules trois initiales nous renseignent sur l'identité du mystérieux père : E. D. W. Sont-ce celles du prénom d'Edward Carson (Eddy n'étant qu'un diminutif), ou s'agit-il d'un homme ayant souhaité rester dans l'ombre ?

Joséphine avouera qu'elle avait souvent surpris sa grand-mère maudissant sa propre mère pour avoir jeté sur la famille « le voile de la honte en ayant fauté avec un Blanc ».

Eddy Carson, qui entra peu après au service des postes de Saint Louis, revendiqua toujours verbalement la paternité de Joséphine, mais il renonça à épouser Carrie, comme à reconnaître le petit Richard, né le 12 octobre 1907. Le fils de ce dernier, Richard Martin junior, aujourd'hui septuagénaire, est catégorique quand il affirme que son grand-père était bien Eddy Carson : « On ne connut jamais les véritables raisons de la discorde qui sépara mes grands-parents, mais durant toute sa vie, Carrie voua une haine tenace à grand-père. »

En dépit de leur ressemblance, la différence de pigmentation entre Richard et sa sœur favorise la version selon laquelle le père de Joséphine aurait été un émigré espagnol, comme celle-ci le laissa entendre plus tard.

### **La loi de la rue...**

Malheureuse, Carrie va traîner toute sa vie le boulet de son amour contrarié. Frustrée, elle se fait épouser par un certain Arthur Martin « très brun, on peut même dire noir, robuste, des muscles saillants, et aussi paresseux que fort »...

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

Cette description sans concession nous vient de Joséphine elle-même qui d'emblée ne porte pas son beau-père dans son cœur. La paresse d'Arthur, ce papa de substitution que Carrie a choisi pour ses enfants, n'a rien d'une invention. Quittant son emploi dans une usine, il se laisse bientôt aller à une oisiveté qui le confine peu à peu dans une profonde dépression ; l'engrenage infernal...

Carrie doit maintenant compter avec sa bâtarde et, à défaut de s'occuper d'elle, elle s'en débarrasse en la confiant à sa mère, et à sa tante, aussi violente qu'hystérique. Joséphine devient une enfant des rues. On la surnomme « Tumpie », parce qu'à sa naissance, son embonpoint évoquait irrésistiblement celui d'« Humptie Tumpie », une sorte de Bibendum chocolat de la chanson américaine.

« J'ai marché pieds nus tellement longtemps, hiver comme été quand j'étais enfant, que j'ai des pieds tout déformés et quand on a de vilains pieds, on les cache », confiera-t-elle à Carlo Dhermy, l'un de ses futurs partenaires de scène. On n'a pas de quoi lui acheter une paire de chaussures et un jour de vagabondage, elle rencontre un méchant clou rouillé.

Son séjour à l'hôpital de Saint Louis, un mois en marge de sa détresse, restera pour elle l'un de ses plus chaleureux souvenirs d'enfant. Lorsqu'elle en sort, à son grand désespoir on la ramène chez Carrie...

Pendant son absence, la famille Martin s'est agrandie de Margareth qui, elle, est la fille génétique d'Arthur. Mais en véritable garçon manqué, c'est de Richard que Joséphine se rapproche d'instinct. Ensemble, ils s'ingénient à confectionner des frondes toujours plus performantes pour pilonner à bout portant les rats qui foisonnent près de l'unique matelas familial, « infesté de punaises et de vermine », selon Richard. Deux fois par an, abominable cérémonial, ils sont tenus de sortir le sommier dans la cour pour le brûler, après l'avoir imbibé d'essence...

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

Pour tromper l'ennui et lutter contre l'hiver continental, Tumpie ne trouve d'autre distraction que de combler les espaces entre les planches mal jointes de leur cabane, en froissant patiemment de larges feuilles de journaux dégotées dans les poubelles du coin. Le pitoyable tableau est égayé par l'arrivée d'un nouveau-né : Willie May, une exquise petite fille qui sera le dernier enfant d'Arthur et de Carrie. Willie May deviendra borgne très jeune à la suite d'un vilain coup de griffe du chien de la maison.

L'état de santé d'Arthur Martin ne s'améliore pas. Carrie se met à boire, négligeant sa maison, ses enfants et son mari. Alors, lorsqu'il ne passe pas ses journées au lit, Arthur la bat jusqu'à ce que son visage devienne tuméfié, devant des enfants muets d'épouvante. Pour faciliter leur inscription à l'école, il a accepté de donner son nom à Joséphine et à Richard mais dans le quartier, ces adoptions ne sont un secret pour personne.

Déjà perturbée par les affres de cette paternité, Tumpie prend cruellement conscience de son autre « tare », ici endémique : la couleur de sa peau : « Lorsque je franchissais les limites du ghetto, je voyais bien que les petits enfants blancs existaient. J'ai ainsi appris dans la douleur et la désillusion que j'étais différente des autres... »

En 1912, l'élection du démocrate Thomas Woodrow Wilson à la présidence des Etats-Unis donne quelques espérances au peuple noir. A l'heure où la prospérité américaine est solennisée par la récente inauguration du métro de New York, il formule des promesses de réformes pour lutter contre les inégalités. La malencontreuse déclaration de guerre des U.S.A. à l'Allemagne, le 16 avril 1917, détourne l'utopiste Président de ses nobles intentions. Le cauchemar continuera en toute légalité mais pour Joséphine et les siens, à Saint Louis, l'horreur n'a pas encore atteint son paroxysme...

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

Le dénuement des Martin est une insulte à la décence : de vieilles caisses pour tout mobilier et, les bons jours, un repas pour chacun, arraché comme une victoire... En tant qu'aînée, Joséphine doit apporter sa contribution. Elle le sait. Trichant sur son âge, elle n'hésite pas à se laisser exploiter en se présentant spontanément devant les maisons des riches pour balayer la neige devant les portes, laver les escaliers : juste de quoi rapporter quelques « nickels »... « Ces jours-là, on m'aimait à la maison », confessait-elle, amère...

« Pour nous, Joséphine représentait un père et une mère, se souvient Richard. A la fin de l'année, elle se transformait en véritable père Noël. Bien sûr, ce n'étaient pas des cadeaux d'une grande valeur, quelques bouts de craie ou une corde à sauter, mais à nos yeux, cela représentait beaucoup plus. »

Gratiot Street se situait non loin d'Union Station, l'imposante gare de Saint Louis qui trône encore avec majesté sur Clark Avenue. Dès son inauguration en 1894, elle ne compte pas moins de vingt-quatre voies et le mouvement de ses quatre cents voyageurs quotidiens fascine les enfants du ghetto noir. Ce qui devient le terminal le plus important au monde n'impressionne pas plus que cela la séditeuse Joséphine. Chaque semaine, elle se rend derrière la gare, et, profitant de l'inattention des employés, avec l'agilité d'un jeune singe, elle escalade les trains à charbon en instance de départ, tandis que sur le quai ses camarades assurent le guet. Les uns après les autres, elle balance à terre tous les sacs qu'elle a pu remplir, ne se décidant à sauter que lorsque le train commence à prendre de la vitesse : une vraie prouesse qu'elle est la seule à pouvoir réaliser. Le « butin », qui est ensuite partagé et revendu aux voisins du quartier, constitue un revenu substantiel pour bien des foyers. « Notre meilleure cliente était Mrs Dullie, raconta Joséphine, une entremetteuse, taularde et sept fois récidiviste... »

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

Un autre endroit que Tumpie affectionne particulièrement à Saint Louis : Soulard Market, un marché grouillant et coloré, tenu en majorité par une colonie d'émigrés allemands ayant fui Bismark, mais aussi par des Libanais, des Bohémiens, des Croates et des Slovaques. Dans cette atmosphère cosmopolite et piaillante, Joséphine s'épanouit. Se faufilant sous les étalages des marchands, elle ramasse les fruits et les légumes qu'elle peut y trouver pour les revendre tout comme le charbon, à ses voisins de Gratiot Street, distante de quelques miles.

Un matin, Carrie annonce à sa bâtarde son intention de la placer en pension chez « une dame ». D'abord enchantée, la fillette ravale vite son engouement. Chaque jour, dès sept heures, on la contraint à effectuer les tâches ménagères les plus rebutantes, puis après l'école et les bagarres perpétuelles avec les élèves et les instituteurs, le travail doit reprendre de plus belle à la maison. Incapable de se soumettre à la moindre discipline, Joséphine est rossée si sévèrement que, pour éviter de lui user des vêtements charitablement prêtés, la « dame » prend le soin préalable de les lui retirer. Le soir venu, cette petite Cosette rejoint dans la cave le chien du ménage. Avant de s'endormir ensemble, ils troquent leur misère : elle lui donne de son maïs. Lui, sa chaleur... et quelques-unes de ses puces.

De ces traumatismes, Joséphine ne ressortira pas indemne. L'efflorescence de son amour indéfectible pour les animaux est liée à cette époque. Après que l'une de ses patronnes l'ait un jour contrainte à égorger Jacky, un poulet élevé par ses soins et auquel elle s'est attachée, la gamine prend les jambes à son cou sans attendre sa rétribution. Lorsqu'elle arrive chez elle, sa mère donne libre cours à son animosité : « Je me souviens qu'elle m'a battue... battue... »

Carrie continue de voir dans sa fille aînée le reflet de celui qui l'a lâchement abandonnée pour fonder un foyer avec une autre. Elle demeure intraitable envers la cause de cette union avortée. Plus que jamais, Eddy Carson brille par son absence...

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

Le souvenir que Joséphine conservera de ses autres « employeurs » sera tout aussi funeste. L'une de ses patronnes l'envoie à l'hôpital après lui avoir plongé les mains dans une bassine d'eau bouillante. Le mari d'une autre n'oscille pas pour abuser d'elle : « Je montais sur les genoux de Monsieur Mason et je l'embrassais, mais lui, il m'embrassait drôlement, pas comme Madame Mason... » Lorsque la maîtresse de maison démasque ce manège sordide, elle y met fin en renvoyant Joséphine chez elle.

Plus grave : Carrie sacrifie sa fille en la prostituant régulièrement avec tout ce que cela peut avoir comme conséquence chez une fillette de cet âge. Si pénible soit-elle, la réalité est pourtant là. Souvent, à l'avenir, Joséphine parlera de cela à ses amis les plus sûrs. Cette tache jamais ne s'effacera chez elle et son amour pour sa mère sera un amour impossible jusqu'au dernier souffle de celle-ci, bien des années plus tard.

### Le froid, la faim mais l'espoir...

Par chance, on danse beaucoup en ce début de siècle dans les rues de Saint Louis. Tumpie y voit sa providence : « J'ai appris à danser parce que j'avais froid... »

La musique noire américaine, héritage direct de la culture musicale africaine d'avant l'esclavage, s'est maintenant développée de façon spectaculaire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il fut d'usage d'utiliser les Noirs, officiellement exclus du service militaire, comme tambours de l'armée lors des batailles pour l'indépendance. En 1877, après la guerre de Sécession, les fameux Fisk Jubilee Singers, une formation d'étudiants noirs (les Jackson's Five de l'époque), ouvrirent la voie de la notoriété mondiale à bon nombre d'artistes de couleur et, trois ans plus tard, un « nègre » fut même engagé pour jouer dans *L'Oncle Sam*. Une prérogative jusque-là réservée à des Blancs noircis à la cire de bougie...

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

A défaut de pouvoir s'offrir un vrai piano, avec environ cent cents, beaucoup de familles noires s'endettent à vie pour acheter un petit orgue à crédit et financer leur rêve. Ces amateurs ignorent le solfège, mais avec leur seule main gauche sur le clavier, ils savent instinctivement comment remplacer les battements primitifs des mains et des pieds, les autres doigts inventant des « mélodies syncopées à partir des réminiscences d'airs de violon et de banjo » : un authentique orchestre par musicien.

Joséphine gagne son premier cachet lors d'un concours, en dansant le « cake walk ». On commence alors à la voir traîner dans des endroits mal famés, des arrière-salles de bar, où des pianistes jouent pour quelques privilégiés leur meilleur ragtime qu'ils n'ont même pas l'ambition de faire éditer. En dehors des « house rent parties », soirées organisées chez un particulier pour l'aider à payer son loyer, Tumpie aime aussi se trémousser dans l'église du quartier, la Compton Hill Missionary Baptist Church : « Gagnée par le Saint-Esprit, j'imitais les grands avec frénésie. »

Construite en 1870 et restaurée, cette église est toujours debout parmi les bâtiments délabrés de Gratiot Street...

Joséphine avait déjà goûté aux joies de la scène et du théâtre en organisant des spectacles dans la cave des Mason. Les gosses du quartier s'y pressaient pour la voir s'exhiber dans une robe et des chaussures trop grandes pour elle au milieu d'un décor de bouts de ficelle et de vieux rideaux. Le prix de la place : une épingle à cheveux. Lorsqu'un soir, la robe de la vedette s'enflamma au contact des projecteurs (des bougies volées à l'église), le jeune public s'enfuit, livrant la pauvre Tumpie à son destin. Le lendemain, pour reconquérir sa notoriété, elle annonça la gratuité exceptionnelle de la représentation. *The show must go on !* Déjà...

Très tôt, la fille de Carrie étouffe dans son quotidien. La vie au sein de sa famille, dans ce ghetto sans avenir, lui paraît de moins en moins supportable. Si elle lance ses jambes dans tous les sens au son de notes endiablées, son



## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

petit cœur meurtri bat silencieusement au rythme du blues douloureux et bouleversant, celui que l'on entend pleurer un peu partout dans le pays. Il lui faut trouver un moyen de fuir ; fuir le plus loin possible. N'a-t-elle pas découvert sa vocation : danser ? Depuis longtemps, elle le pense : une autre vie l'attend ailleurs. Maintenant, elle en est sûre. Mais avant de lui laisser déployer ses ailes, la providence lui apporte un autre type de spectacle, sans doute le plus stigmatisant de son existence...

L'aînée des Martin ne compte pas encore douze printemps. Comme tous les enfants à qui l'on a voulu prématurément interdire de rêver, elle prend part aux conversations et aux décisions des « grands ». On parle devant elle en toute liberté et elle perçoit bien trop souvent ce que l'on devrait lui cacher. L'après-midi du 2 juillet 1917, elle décèle dans les yeux de sa mère une angoisse qu'elle ne reconnaît pas. Une Blanche a soi-disant été violée par le petit Tom, un adolescent de couleur. Dans la communauté noire, on sait déjà ce que cela va signifier...

Dès le début de l'année, des grondements inquiétants ne cessent de rouler à travers la ville. En dépit de l'influence française, Saint Louis semble avoir fait un pas en arrière dans les relations entre les races. Lors d'un référendum sur le rétablissement officiel de la ségrégation, les habitants répondent massivement « oui ! ». Heureusement, la cour suprême annule finalement toutes les ordonnances, les mêmes qui seront adoptées ailleurs.

Depuis plusieurs semaines, le quartier Est, situé de l'autre côté du Mississippi, pâtit d'une série de grèves mais lorsque la direction de l'une des usines décide d'embaucher à très bas prix des « strike-breakers », tous noirs, la situation se détériore. Des émeutes d'une violence sans précédent embrasent la ville.

En ce torride été 1917, tout commence par des cris et par un épais nuage de fumée qui s'élève en lentes circonvolutions dans le ciel. L'intuition de mama Carrie était

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

bonne. Par vengeance ou comme prétexte, le ghetto est livré en pâture aux mains haineuses de certains Blancs. Parmi d'insoutenables spectacles, Joséphine enregistre celui d'un vieillard, les mains levées en signe de supplication devant son bourreau qui le frappe à coups redoublés avec une barre de fer. Les os brisés, le malheureux s'écroule pour ne plus devenir qu'un chiffon de sang au milieu d'une marre de boue. Des Noirs affolés courent dans tous les sens, les vêtements en feu. Joséphine et ses frère et sœurs, transis de peur, se blottissent contre leur mère, qui les a éloignés de la maison pour les mettre à l'abri.

« Dieu nous vengera ! » hurle Carrie en levant un poing rageur vers le ciel.

Après la tempête, le bilan est lourd. Deux journalistes blancs, Paul Anderson du *Post* et Russell Froelich du *Globe*, dépêchés sur les lieux, ont risqué leur vie dans le feu de l'action. Trente-neuf Noirs y ont laissé la leur. Chez les Blancs on dénombre huit victimes.

La police de Saint Louis East et les membres d'une garnison, les « Illinois National Guardmen », n'ont rien fait pour interrompre le carnage. Les Noirs qui y ont survécu n'ont dû leur salut qu'à l'intervention des policiers de l'autre Saint Louis, qui se sont avancés jusqu'au milieu de Eads Bridge (le pont qui relie les deux parties de la cité), pour protéger les fugitifs. La mairie, la Croix-Rouge et d'autres organisations humanitaires ont ensuite pris le relais en déclenchant un plan d'hébergement.

« Quand on a vu ça, dira Joséphine, soit on reste terrorisé à vie, soit on n'a plus jamais peur de rien, et je n'ai plus peur ! »

De ces désillusions peut naître en soi, insidieuse, la haine, celle-là même qui fermente au contact de la détresse et de l'humiliation. Joséphine la ressentira au plus profond de son être, mais plus forte que toutes les tentations, elle s'efforcera de la refouler, comme on combat une allergie qui vous tient jusqu'à la démangeaison...

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

### L'appel du large...

Le 28 octobre 1918, passant outre le veto du Président Wilson, le Congrès américain imité par le Sénat vote un amendement à la constitution (Volstead act) : la prohibition de l'alcool est officiellement instaurée. « L'eau de feu », apparue avec l'arrivée des premiers colons anglais au XVII<sup>e</sup> siècle, divise l'opinion depuis fort longtemps, mais la nouvelle loi provoque l'effet inverse de celui escompté. En ouvrant la voie à tous les excès, elle inaugure le règne d'Al Capone et, depuis les petits commerçants jusqu'aux pasteurs et aux prostituées, tout le pays se livre allégrement à la contrebande.

En 1925, le prince de Galles en visite aux Etats-Unis donnera son très britannique sentiment sur la royale utopie de la prohibition : « Formidable ! Ça commence quand... ? »

Dans la confusion de la pègre naissante, Arthur et Carrie continuent à survivre dans les vapeurs du whisky, laissant Joséphine danser, seule, son avenir sur les courbes fragiles du mirage. La pauvre enfant imagine des scènes immenses, baignées de lumières enveloppant son corps frêle au milieu de décors toujours plus oniriques.

Premier clin d'œil de la chance : l'arrivée dans sa ville des « Dixies Steppers », une troupe de théâtre qui se produit au Booker T. Washington Theatre...

Aujourd'hui, à l'angle de la 63<sup>e</sup> rue et de Market Street, à l'emplacement exact de ce qui fut jadis un haut lieu du théâtre noir, une autoroute a été construite mais dans la mémoire collective des Saint Luciens de couleur la notoriété du « Booker » demeure. Les Dixies Steppers s'inscrivent dans la pure tradition du vaudeville et leur appartenance au Theatre Awners Booking Association leur coûte l'élégant sobriquet de « culs raides » !

Avec une partie de l'argent gagné à fourbir l'argenterie des riches, chaque dimanche Margareth et Tumpie se

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

rendent régulièrement au spectacle. Si la première se lasse de revoir toujours les mêmes numéros, Joséphine, fascinée, y retourne toutes les semaines. A treize ans, elle est petite et maigre comme un clou, « un œuf sur un corps de sauterelle » mais elle ne s'embarrasse pas de scrupules et tente sa chance auprès du directeur, Bob Russell. Elle a déjà approché le monde de la musique en apprenant à souffler dans un trombone avec « The Jones Family Band », des musiciens ambulants. Avec eux, elle a écumé tous les restaurants du quartier, dansant et chantant de même pour les files d'attente devant les théâtres.

Devenue depuis peu serveuse au Club des vieux chauffeurs de Pine Street, elle relance continuellement Bob Russell pour obtenir un engagement. Tout à la fois séduit et compatissant, Russell abdique et lui offre un rôle de Cupidon : suspendue à un fil d'acier, elle doit survoler la scène sur laquelle deux acteurs jouent aux amoureux, langoureusement enlacés...

Au fil des représentations, Tumpie fait l'admiration de Margareth qui la découvre, émerveillée. Mais un soir, victime d'un problème technique, Cupidon reste accroché dans les airs. Dans son maillot rose paré de deux grandes ailes immaculées, il cède à la panique, tentant coûte que coûte de ramener au sol son corps livré au filin devenu fou. Le tableau qui se veut sentimental et émouvant se transforme en scène comique. Dans la salle les gens rient à hurler. Triomphe fugace pour Joséphine ; lorsque la compagnie quitte la ville, c'est le drame ! Mêlant alors son inconscience à son courage, elle annonce à sa sœur son intention de suivre la troupe et lui fait jurer de garder le secret. Le soir même, on s'alarme de sa disparition. Bouleversée, Margareth finit par tout avouer aux parents mais c'est le jugement tranché de Carrie qui surprend la mai-sonnée : « Si elle a choisi, laissons-la faire. »

« Peut-être que Dieu veut cela », l'absout solennellement la grand-mère...

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

Pour Joséphine, cette ouverture sur le monde, l'autre, ressemble à une libération. Avec sa mère, les relations allaient effectivement à vau-l'eau. Eprise d'indépendance et montrant un caractère déjà bien trempé, Tumpie ne s'en laissait pas compter. Elle regimbait contre l'autorité maternelle : « Avec sa famille sur le dos, on ne peut rien faire. » Carrie n'en était que trop coupable. N'avait-elle pas laissé sa fille endosser toutes les responsabilités d'un adulte ? Joséphine y a laissé sa candeur.

Le théâtre la transporte de ville en ville mais, pour des raisons d'adaptation technique, elle ne peut reprendre son rôle de Cupidon. En attendant de se produire dans un autre numéro, elle accepte sans rechigner de devenir la boniche de la troupe. Puis un jour, on ne peut plus lui fournir de travail : la mise à pied est douloureuse. Refusant la fatalité et n'évaluant pas le risque, Tumpie se dissimule dans l'une des malles à costumes en partance pour l'étape suivante. Après une interminable nuit de voyage en train, la revoilà parmi les Dixie Steppers, à demi étouffée mais la mine triomphante ! Pour cette irréductible dont les connaissances tiennent dans une gargoulette, l'école n'est déjà plus qu'un lointain souvenir... Joséphine, déjà ennemie de l'« à peu près » et du « peut-être », a la vocation tenace ! Elle ne peut plus reculer, selon l'expression consacrée, c'est « marche ou crève ». On choisit de la faire voler en lui restituant son rôle de Cupidon. Bob Russell n'a décidément jamais rencontré une fille aussi entêtée !

Roulant des yeux, répétant à l'envi les mêmes grimaces qui lui ont valu tant de réprimandes à l'école, Joséphine pique mille et un trucs à tout le monde, se forgeant déjà un style. Elle sent germer dans ses tripes la fibre de la scène, celle des bravos et des lumières, celle aussi des galères et des soirs de misère. Elle joue dans des salles qui n'ont de théâtre que le nom, dans des endroits humides et crasseux, sous des toits de fortune à moitié dévastés par les intempéries et que le manque d'argent rend ouverts à

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

tous les vents et à la pluie... Mais elle aime ça ; son seul bonheur étant de s'exhiber dans les quatre représentations quotidiennes que donnent alors les gens du spectacle aux Etats-Unis.

Las !, à Philadelphie, Russell apprend à ses artistes désemparés qu'il doit se séparer d'eux. Cette fois, les Dixie Steppers c'est bien fini !

### Un nom pour la vie...

Joséphine s'obstine. Elle demeure à Philadelphie et, durant les jours d'errance qui suivent son licenciement, elle sympathise avec les Caldwell, un couple de danseurs. Tous deux travaillent au théâtre noir, le Dunbar, dans un nouveau spectacle qui commence à faire du bruit : *Shuffle Along*. Cette modeste production, montée par Noble Sissle, Eubie Blake et les deux comiques Flournoy Miller et Aubrey Lyles, a l'ambition de vouloir concurrencer celles des Blancs ; ses auteurs espèrent l'emmener triomphalement jusqu'à BROADWAY !

Le compositeur Blake jouit déjà d'une excellente réputation dans le monde musical noir américain. Né à Baltimore en 1883, il a obtenu son premier engagement dans un bordel à l'âge de seize ans, avant de devenir le principal représentant de l'école de ragtime de l'est des U.S.A. Sissle, de six ans son cadet, est lui originaire d'Indianapolis. Sa spécialité : le chant. Lorsqu'ils décident de s'associer pour créer *Shuffle Along*, Sissle devient l'auteur des textes, et Blake celui de la musique. Le talentueux Sissle n'en est pas lui non plus à ses premières armes. Pendant la guerre de 14, il a fait partie de ces 367 000 Noirs engagés par zèle patriotique ou pour échapper au chômage. Affecté au 369<sup>e</sup> régiment et envoyé en France pour distraire les combattants de l'armée américaine sur le front, il devient le tambour-major du fameux Jimmy Europe, l'étoile montante du jazz.

## *LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER*

Sissle raconte que, lors d'un concert dans un petit village des Vosges, ils jouaient devant des centaines de paires d'yeux écarquillés, lorsqu'à la surprise générale, une « petite vieille d'environ soixante ans » se mit à esquisser une danse semblable à la leur, le « walking the dog » : « J'eus alors la certitude que la musique américaine deviendrait un jour la musique du monde entier... »

En 1921, grâce aux Caldwell, frémissante d'ambition, Joséphine parvient à approcher Sissle et Blake. Comme elle n'a pas seize ans, on lui explique que la loi sur le statut des danseuses ne permet pas de l'engager. Rien n'y fait ! Elle s'obstine à faire l'assaut de la direction. Sissle lui oppose alors un refus plein de regret mais définitif. Bien des décennies plus tard, il s'en souvint pour Lynn Haney, une journaliste américaine qui mit beaucoup de passion à enquêter sur la vie de Joséphine :

« De grosses larmes lui coulaient sur les joues, et, la tête basse, faisant penser à une fleur fanée, elle fit lentement demi-tour et, en trébuchant, descendit l'escalier qui menait à la sortie de la scène. Nous étions là à la regarder s'en aller par le passage qui donnait dans la rue. Nous l'entendions sangloter, d'abord doucement, puis de plus en plus fort. C'était comme un vrai torrent de douleur. Quand elle arriva à la grille, son petit corps maigre parut sur le point de se disloquer. Puis sans même se retourner elle disparut dans la pluie. »

Joséphine découvre à cette époque un type de ségrégation qui lui est inconnu ; celui des Noirs entre eux, les plus clairs rejetant les autres, les « foncés » ! Refusant de solliciter un rôle d'habilleuse, comme le lui conseille une amie, elle dépense ses derniers dollars pour acheter un billet de train. Destination : New York. Mais dans la grande cité, la désorientation est totale. Selon ses propres souvenirs, Tumpie passe ses deux premières nuits couchée sur un banc de Central Park. Songe-t-elle à ce garçon qui, depuis peu, partage sa vie et qui l'attend à Philadelphie ?

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

C'est là-bas, dans cette ville de Pennsylvanie où a été proclamée en 1776 la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, qu'elle a fait la connaissance de William Baker...

Vingt-trois ans, honnête garçon, « Willie » faisait les beaux jours d'un hippodrome de Chicago avant de travailler dans le restaurant de son père.

Leurs premières roucoulares furent suivies de sentiments plus profonds et malgré la désapprobation des Baker, nourris d'orgueil et de préjugés, le 17 septembre 1921, à Camden, Joséphine Freda Martin changea d'état civil.

C'est sous ce patronyme qu'elle sera connue et reconnue dans le monde entier, mais jamais cette union ne sera portée à la lumière du grand public européen. Ce n'est qu'en 1976, un an après la mort de sa sœur, que Richard Martin dévoila l'existence de ce mariage tenu secret, tout comme celui, d'ailleurs, contracté trois années auparavant avec Willie Wells. Elle avait alors à peine douze ans ! A cette époque, on la vit tricoter des layettes... Puis, à la suite d'une brutale empoignade conjugale au cours de laquelle la jeune mariée blessa son époux en lui brisant une bouteille sur le crâne, Willie Wells abandonna le domicile de ses beaux-parents aussi librement qu'il y avait été admis et l'on n'entendit plus parler de bébé. Richard en conclut que sa sœur avait dû avorter...

Non divorcée de Wells à l'époque de son union avec Baker, Joséphine fut coupable de bigamie. En outre, le certificat officiel de mariage laisse clairement apparaître qu'elle a triplement menti en se vieillissant de quatre années, et en déclarant être la fille d'Arthur Wells. Au diable les complications...

A New York, Joséphine continue de promener sa détresse à l'ombre des gratte-ciel jusqu'à la hauteur de la 63<sup>e</sup> rue, devant le Cort Theatre. *Shuffle Along* y est maintenant à l'affiche : le rêve des producteurs noirs est devenu réalité !

Jour après jour, inlassablement, elle harcèle la production pour intégrer la seconde troupe destinée à la province.



## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

Tout ce qu'on lui offre, c'est un nouvel emploi d'habilleuse mais lorsqu'un soir une fille tombe malade, elle la remplace au pied levé en incarnant comme personne auparavant le rôle de « funny girl ». Le succès se laisse apprivoiser. Enfin !

Le public, de plus en plus friand de « la petite girl qui louche », pense qu'il s'agit chez elle d'un strabisme naturel ! Déjà « pute de métier » dans l'âme, Joséphine entretient le quiproquo... La « consécration suprême » survient lorsque Al Meyer, le manager de *Shuffle Along*, lui demande de faire partie de la troupe principale, celle de New York, aux côtés de Sissle, de Blake et de Florence Mills. Dans la coulisse, elle se lie d'amitié avec l'une des grandes pointures du jazz du xx<sup>e</sup> siècle : Hal Johnson ; Al Meyer lui a confié le violon et l'alto au sein de l'orchestre.

En dehors des performances de chacun, c'est une véritable frénésie qui se déploie autour de cette production montée avec des moyens financiers limités.

« En quelques semaines, *Shuffle Along* fit du théâtre de la 63<sup>e</sup> rue l'une des salles les plus célèbres de New York, notera James Weldon Johnson dans *Black Manhattan*. La section de la circulation dut mettre la 63<sup>e</sup> rue en sens unique. »

Le retentissement considérable de *Shuffle Along* constituait un tremplin précurseur pour les spectacles noirs qui survivront à la crise économique de 1929.

A chaque coin de rue, on entend fredonner *I'm just wild about Harry* l'un des airs de la revue qui se métamorphosera dix-sept ans plus tard en texte partisan : les supporters de Harry Truman l'utiliseront lors de sa campagne pour l'élection à la présidence des Etats-Unis. Au crépuscule de sa vie, Joséphine elle-même chantera encore cette chanson qui lui rappelait tant de souvenirs.

Mais, déjà, Tumpie se sent mal à l'aise parmi les girls, ces filles vulgaires et décrépites, que le maquillage vieillit avant l'âge. Leur jalousie envers la « guenon » est féroce et tout est prétexte à invectives. Joséphine veut dépasser leurs bassesses qui les installent dans la médiocrité. Aller plus haut, beaucoup plus haut... Oh ! pas jusqu'à Hollywood,

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

car elle est consciente que devant sa condition de « négresse » les collines de la ville du cinéma se dresseraient comme autant d'imprenables remparts. Même si, irrésistiblement, ses mimiques et son style ne sont pas sans évoquer le grand Charlie Chaplin, l'univers des Mary Pickford, Gloria Swanson et autres Marx Brothers paraît à des lustres du petit « Charlot » de la race noire. Elle se console piètrement en retrouvant au hasard d'une tournée quelques-unes de ses amies d'enfance, piégées au fond d'un bordel de Saint Louis : après tout, elle n'a pas si mal réussi...

De retour à New York, elle débusque sans difficulté un nouveau contrat dans *Chocolate Dandies*, une pièce plus prestigieuse encore que *Shuffle*. Son triomphe la propulse sur le devant de la scène et lui vaut, quelques mois plus tard, d'être engagée au légendaire *Plantation* aux côtés d'Ethel Waters, son idole.

Là, un soir, une Américaine de race blanche, une certaine Caroline Dudley, arrivée de France, la sollicite pour un rôle dans une revue nègre qui se jouerait à Paris...

Joséphine n'accorde qu'un soupçon d'intérêt à cette femme dont elle se méfie. Etourdie par le succès des représentations, elle est loin de mesurer la teneur de la proposition qui vient de lui être faite.

Au fil de ses lectures, Miss Dudley était tombée amoureuse de la France en général et de l'écrivain français Joseph Delteil en particulier. Pascin, le « peintre maudit », les avait présentés l'un à l'autre et seul le décès de Delteil près d'un demi-siècle plus tard brisa leur union exceptionnelle.

Au *Plantation*, Joséphine continue de danser et de jouer la comédie mais, émoustillée par son flair, Dudley revient à la charge. Elle exige une réponse et une réponse positive ! Joséphine hésite. Tirée à hue et à dia, elle demande à réfléchir.

Au cours de l'un de ses périple outre-Atlantique, Maurice Chevalier, la star française du moment, fait une

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

escale fortuite dans ce cabaret mythique. Ses souvenirs de vieil homme lui rendront avec fidélité l'éblouissement de l'instant : « La revue n'était pas commencée depuis cinq minutes que cela n'arrêtait pas. Trépidant, dynamique, incessant, le rythme ne permettait même pas aux artistes de saluer après un numéro réussi, tout s'enchaînait comme une ronde endiablée. Parmi les girls, j'en remarquai une dont le corps presque nu avait d'étranges attraits. Son visage convulsé, contorsionné, avait soudainement des détentes ravissantes... »

La France ? s'interroge Joséphine, pensant et repensant à la proposition qui lui a été faite ; va-t-elle devoir tout abandonner du jour au lendemain ; un succès naissant, des cachets confortables qui lui permettent de venir en aide à sa famille ? Certes, elle n'a pas acquis la notoriété que lui donneraient les premiers rôles dont elle rêve. « Si j'avais été une vedette à Broadway, je l'aurais su », mais à force de courage et de volonté, elle a déjà esquissé une trajectoire. Un « tiens » ne vaut-il pas mieux que deux « tu l'auras » ?

Enfin, la vieille Europe s'offrirait-elle ainsi sans coup férir à la première petite négresse ambitieuse ? La peur au ventre et la tête pleine d'étoiles, Joséphine finit néanmoins par se laisser arracher un consentement. Elle a dix-neuf ans... A la faveur de ce coup du sort, elle se voit offrir une opportunité inespérée. Habile et déjà professionnelle jusqu'au bout de ses ongles, elle se promet de ne pas laisser filer la chance...

Son mariage toujours en vigueur n'étant plus pour elle qu'un poids mort, à la fin de l'été 1925, elle dit adieu à New York. En voyant s'éloigner les côtes américaines elle demeure longuement songeuse, accoudée au bastingage du *Berengaria*. Vers quel univers le vieux paquebot l'emmène-t-il donc ? En fuyant les Etats-Unis, parviendra-t-elle à échapper à la lèpre du racisme ou bien la couleur de sa peau anéantira-t-elle toutes ses illusions ?

## II

### CES ANNÉES TELLEMENT FOLLES...

*« Si Adam avait connu Joséphine, il aurait croqué une banane. »*

Francis Veber

#### Paris/Baker : le début de la folie...

**L**E 22 septembre aux aurores, après une traversée de l'Atlantique longue et mouvementée, les machines du *Berengaria* font taire leur puissant vrombissement. Les passagers soulagés de pouvoir bientôt fouler la terre ferme envahissent la passerelle.

Quelques heures plus tard, bercée par les cahotements du train qui l'emmène vers Paris, Joséphine a le cœur gros. Tout à l'heure, à peine arrivée à Cherbourg, un employé du port, un Français, l'a traitée de « cocotte ». En regardant la définition de ce mot dans son petit dictionnaire de poche, elle a bien lu qu'il l'avait insultée, puisqu'une cocotte n'est rien d'autre qu'un « vulgaire récipient en fonte (noir de surcroît), et destiné à mijoter les aliments »...

Mais son arrivée dans la capitale française lui fait bien vite oublier sa toute première déconvenue.

## LA VÉRITABLE JOSÉPHINE BAKER

Depuis la veille au soir, une pluie fine n'en finit plus de mouiller les trottoirs de Paname ; dans le monde du spectacle, c'est un bon présage...

Avec un hourvari indescriptible, toute la troupe prend d'assaut le pavé parisien. Personne ne sait encore combien de temps durera ce séjour en France, Joséphine pas plus que les autres. Mieux vaut donc puiser dans les plaisirs de l'instant.

Dès le lendemain, un appareil photo en bandoulière sur la fesse gauche, une grosse paire de jumelles sur celle de droite, Joséphine, solitaire, se sent prête à découvrir cette ville lumière qu'on lui a tant vantée et qui la tient en haleine.

Pour la circonstance, elle a revêtu sa tenue favorite : une salopette à carreaux blancs et noirs, retenue par deux bretelles à carreaux qui passent par-dessus une blouse... à carreaux elle aussi. Tandis qu'elle déambule librement le long des boulevards, reniflant la bonne odeur des boulangeries, sursautant au bruit de la trompe bruyante des taxis, elle s'aperçoit qu'autour d'elle les gens se moquent...

Il semble pourtant à la jeune New-Yorkaise qu'avec son petit chapeau à plumes multicolores et ses chaussettes vertes assorties à ses chaussures, elle se trouve à la pointe de la mode harlémitte ! Elle ne comprend pas leurs réactions et jusqu'à ce qu'elle regagne son hôtel de la rue Campagne-Première, il lui semble entendre résonner le rire indiscret de ces « kookoo » de Parisiens : « Ah ! j'étais jolie pour aller voir l'Arc de Triomphe et le Tombeau de Napoléon... ! »

Tony Clide a un peu plus de vingt ans lorsque les murs de la capitale commencent à se couvrir d'affiches sépia, signées par un certain Paul Colin et annonçant un spectacle intitulé *La Revue nègre*.

« Les gens se demandaient : Qu'est-ce que c'est que ce truc », raconte Clide qui deviendra dix ans plus tard le partenaire de scène de Joséphine.